

plairait de révéler son existence et de faire appel à leurs témoins.

Elle ferait raconter à Mono comment il l'avait sauvée à travers les flammes.

Elle ferait confirmer ce récit par la vieille Irma, « la mère des noirs ».

Elle n'aurait pas même besoin de tout cela.

Elle invoquerait Cuchillo lui-même, convaincue qu'il n'oserait nier, qu'il n'oserait dire :

— Cette femme n'est pas Mariquita Antequerra, la femme légitime de Paul de Kandos !

Dès lors, Jeanne ne serait plus qu'une concubine... et n'aurait plus qu'à se retirer devant elle.

Cuchillo oserait-il dire à sa femme :

— Je ne suis pas Paul de Kandos : je suis son assassin ! Je m'appelle Jean Pincasu, surcommodé au bagne : Cuchillo ?

— Non, se répondait-elle. Il ne l'oserait pas ; il ne le fera pas. Et, d'ailleurs, est-il le courage, que m'importe ? C'est sa femme alors qui fuirait avec horreur.

D'une façon ou d'autre, leur union sera donc rompue ; soit qu'elle se retire devant moi... soit qu'elle s'éloigne de lui avec horreur.

L'aimerait-il davantage pour cela, elle, la Mariquita ?

Elle ne se le demandait pas.

Elle évitait de penser aux suites de son action.

Au fond, elle espérait qu'il oublierait son nouvel amour, que fois partie celle qui le lui inspirait, et que les cendres du passé se réchaufferaient petit à petit sous son souffle ardent.

Mais, n'en eût-elle pas été aidée, qu'elle aurait, du moins, obtenu ce résultat que, n'étant pas à elle, il ne serait pas non plus à l'autre.

Et Jeanne, innocente de tout... c'était elle qu'elle allait briser, frapper...

N'avait-elle donc aucune pitié ?...

La femme qui a pitié d'une autre femme, quand son égoïsme, sa passion ou sa vanité parle, n'est-elle pas un des phénomènes les plus rares de la nature ?

Maintenant, nous pouvons revenir aux deux femmes que nous avons laissées en face l'une de l'autre, au moment où la Marquessa venait de dire à Jeanne :

— Je suis la duchesse de Kandos, et je rentre chez moi.

Le coup étourdit la jeune femme, plus qu'il ne lui fit douloureux.

Elle ne crut pas, d'abord ; un mot de ce qu'elle attendait.

— Vous êtes folle, madame ! répliqua-t-elle, en haussant les épaules. Tout le monde sait que la personne dont vous parlez est morte, à Buenos-Ayres, dans l'incendie de sa maison.

Tout la famille du duo, de mon mari, ajouta-t-elle, a porté le deuil de cette malheureuse femme, et j'ai vu l'extrait de son acte mortuaire. Il doit même être ici encore, dans les papiers de Paul de Kandos.

— En effet, madame, je sais qu'on a dressé l'acte constatant la mort de la duchesse de Kandos, à cette époque séparée de son mari, et si je n'ai point protesté, revendiqué mon existence réelle, jusqu'à présent, c'est que j'avais pour cela des raisons que je n'ai point à vous dire.

Mais, ces raisons ont disparu, et me voilà décidée à me faire reconnaître, à reprendre mon nom, mon titre... et tous mes droits de seule épouse légitime du duo Paul de Kandos.

Elle avait élevé la voix, en parlant ainsi, avec une assurance quelque peu dédaigneuse, foudroyant celle à qui elle s'adressait

d'un sourire implacable et d'un regard si orgueilleusement victorieux, que Jeanne, bouleversée, recula, en proie à une angoisse indicible.

La Marquessa vit l'effet qu'elle produisait.

— Vous commencez à me croire, n'est-ce pas ? reprit-elle, d'un accent mordant qui frappa la petite duchesse au cœur. Vous commencez à comprendre que n'étant pas folle, — ce qui est facile à constater, — et me présentant ainsi chez vous, en plein jour, la tête haute, il faut que je dise la vérité... et que j'en apporte les preuves.

— Eh bien, non ! non ! ce n'est pas vrai... C'est impossible... s'écria violemment Jeanne, le visage inondé de sueur froide. J'ignore ce que je vous ai fait... J'ignore le but de cette comédie abominable... mais vous mentez... Vous devez mentir... Je ne vous écouterai pas davantage... Sortez, madame. Je suis ici chez moi.

— Vous vous trompez, vous êtes chez moi, puisque vous êtes chez le duo de Kandos.

Jeanne bondit vers la rhominée, saisit un cordon de sonnette et l'agita violemment.

— Eh bien, madame, c'est lui qui va vous le dire de sortir.

— C'est lui qui va vous dire que je suis Mariquita Antequerra, duchesse de Kandos. Appelez-le, en effet, cela terminera tout.

— Oui, oui, qu'il vienne, qu'il vienne ! balbutiait la jeune femme, dans le paroxysme de la terreur et de la fièvre.

Un domestique entra.

— Jean, allez dire à mon mari de descendre au salon, que je l'attends. Qu'il vienne immédiatement ! s'écria-t-elle, recouvrant la voix, en voulant faire bonne contenance devant ses gens.

Le domestique sortit.

Les deux femmes restèrent de nouveau seules en présence.

Pas un mot ne sortit de leurs lèvres.

Jeanne froissait ses petites mains nerveuses l'une contre l'autre, les yeux fixés sur la porte.

La Mariquita regardait aussi cette porte, les yeux audacieux, bien qu'elle eût légèrement pâli.

C'était par là qu'allait entrer la vérité, et la main qui en ferait tourner les gonds allait décider du sort de ces deux femmes.

Il s'écoula deux ou trois minutes d'un silence solennel, coupé seulement par la respiration haletante de Jeanne.

Enfin la porte s'ouvrit et Cuchillo parut.

Mariquita ne fit pas un mouvement.

— Paul, s'écria la petite duchesse en s'élançant vers son mari, avec une violence qu'il ne lui connaissait pas et qui le surprit, voilà une femme qui prétend être ta première femme et s'appeler la duchesse de Kandos.

Et, se rejetant sur le côté, elle démasqua la Portana ; et la montra d'un geste sec.

Cuchillo fit un pas en avant, aperçut la créole et resta logé sur place, plus livide qu'un mort, la bouche entr'ouverte pour un cri de détresse, qui s'arrêta dans sa gorge, brusquement serrée comme par un étau.

XX

DUCHESSE SANS DUC

En parlant, Jeanne avait détourné les yeux du visage de son mari pour regarder l'étrangère.

Elle s'attendait à la trouver décontenancée.

Elle la vit droite et fière, qui regardait bien en face le duo,